***La Curée* d’Émile Zola (1871)**

*Le personnage principal de* La Curée*, deuxième volume de la série des Rougon-Macquart, est Aristide Rougon, dit Saccard. Son ambition est de faire rapidement fortune en spéculant sur les futurs terrains à bâtir, à l’époque des grands travaux menés à*[*Paris*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Paris)*par le*[*baron Haussmann*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Eug%C3%A8ne_Haussmann)*. Dans le présent extrait, Saccard a emmené dîner sa femme Angèle en haut des buttes Chaumont ; il contemple Paris*...

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | Ce jour-là, ils dînèrent au sommet des buttes, dans un restaurant dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris, sur cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon. Leur table était placée devant une des fenêtres. Ce spectacle des toits de Paris égaya Saccard. Au dessert, il fit apporter une bouteille de bourgogne. Il souriait à l'espace, il était d'une galanterie inusitée. Et ses regards, amoureusement, redescendaient toujours sur cette mer vivante et pullulante, d'où sortait la voix profonde des foules. On était à l'automne ; la ville, sous le grand ciel pâle, s'alanguissait, d'un gris doux et tendre, piqué çà et là de verdures sombres, qui ressemblaient à de larges feuilles de nénuphars nageant sur un lac ; le soleil se couchait dans un nuage rouge, et tandis que les fonds s'emplissaient d'une brume légère, une poussière d'or, une rosée d'or tombait sur la rive droite de la ville, du côté de la Madeleine et des Tuileries. C'était comme le coin enchanté d'une cité des Mille et Une Nuits, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis. Il vint un moment où le rayon qui glissait entre deux nuages, fut si resplendissant, que les maisons semblèrent flamber et se fondre comme un lingot d'or dans un creuset.  Émile Zola, *La Curée*, extrait du deuxième chapitre (1871) |

***L’Assommoir* d’Émile Zola (1877)**

*Le personnage principal de* L’Assommoir, *la blanchisseuse* *Gervaise, se trouve dans un café, L’Assommoir, avec son futur mari Coupeau et un groupe d’ouvrier, dont Mes-Bottes.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10 | (…) ils1 ne sortirent pas tout de suite ; elle2 eut la curiosité d’aller regarder, au fond, derrière la barrière de chêne, le grand alambic3 de cuivre rouge, qui fonctionnait sous le vitrage clair de la petite cour ; et le zingueur, qui l’avait suivie, lui expliqua comment ça marchait, indiquant du doigt les différentes pièces de l’appareil, montrant l’énorme cornue d’où tombait un filet limpide d’alcool. L’alambic, avec ses récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux, gardait une mine sombre ; pas une fumée ne s’échappait ; à peine entendait-on un souffle intérieur, un ronflement souterrain ; c’était comme une besogne de nuit faite en plein jour, par un travailleur morne, puissant et muet. Cependant, Mes-Bottes, accompagné de ses deux camarades, était venu s’accouder sur la barrière, en attendant qu’un coin du comptoir fût libre. Il avait un rire de poulie mal graissée, hochant la tête, les yeux attendris, fixés sur la machine à soûler. Tonnerre de Dieu ! elle était bien gentille ! Il y avait, dans ce gros bedon de cuivre, de quoi se tenir le gosier au frais pendant huit jours.  Émile Zola, *L’Assommoir*, extrait du deuxième chapitre (1877)   1. *Ils* : Coupeau et Gervaise. 2. *Elle* : Gervaise. 3. *L’alambic* : machine destinée à distiller l’alcool. |

***Germinal* d’Émile Zola (1880)**

*Le personnage principal de* Germinal, *Étienne Lantier, découvre l’entrée de la mine, appelée dans le roman « Le Voreux ».*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | Il ne comprenait bien qu'une chose : le puits avalait des hommes par bouchées de vingt et de trente, et d'un coup de gosier si facile, qu'il semblait ne pas les sentir passer. Dès quatre heures, la descente des ouvriers commençait. Ils arrivaient de la baraque, pieds nus, la lampe à la main, attendant par petits groupes d'être en nombre suffisant. Sans un bruit, d'un jaillissement doux de bête nocturne, la cage de fer montait du noir, se calait sur les verrous, avec ses quatre étages contenant chacun deux berlines pleines de charbon. Des moulineurs, aux différents paliers, sortaient les berlines, les remplaçaient par d'autres, vides ou chargées à l'avance des bois de taille. Et c'était dans les berlines vides que s'empilaient les ouvriers, cinq par cinq, jusqu'à quarante d'un coup, lorsqu'ils tenaient toutes les cases. Un ordre partait du porte-voix, un beuglement sourd et indistinct, pendant qu'on tirait quatre fois la corde du signal d'en bas, "sonnant à la viande", pour prévenir de ce chargement de chair humaine. Puis, après un léger sursaut, la cage plongeait silencieuse, tombait comme une pierre, ne laissait derrière elle que la fuite vibrante du câble.  Émile Zola, *Germinal*, extrait du troisième chapitre (1880) |